

## Guérison et vérité <sup>1</sup>

C'est par son rapport à la vérité que la psychanalyse se démarque de toute psychothérapie, non pas au niveau de sa finalité mais de ses moyens, et d'abord de son matériau : symptôme, association libre, interprétation.

Ce qui est demandé et obtenu dans la cure analytique peut, pour une part, se laisser nommer guérison – admettons-le comme un postulat. Il n'y a de guérison pensable que sous condition de la vérité – la psychanalyse se refuse autant que faire se peut à la suggestion. Pas de guérison sans la vérité.

*Qu'est-ce qui veut guérir, si ce n'est la vie ?*

Guérison, ce nom est inséparable d'une référence à la vie – si obscure en soit l'idée. C'est en tant qu'il atteint un corps vivant que le mal se nomme maladie, y compris les maladies de l'âme ou les maladies mentales. Dès lors qu'on garde le mot guérison, on prend aussi la référence vitale. Inversement si on enlève le nom de guérison, pour couper avec la médecine par exemple, on peut se passer d'introduire la vie comme arrière de nos concepts. Or rien ne va moins de soi que la liaison de la vie et de la vérité, c'est-à-dire aussi bien de la guérison et de la vérité – lien qui est pourtant au fondement de notre pratique.

Seul un vivant est susceptible de guérir – parce qu'il est aussi bien susceptible de mourir. Kant remarquait que la différence entre une machine et un organisme, c'est que l'organisme est une machine qui se répare elle-même. Jusqu'à présent cela reste vrai : on répare les machines, mais l'organisme guérit. La structure intime de l'organisme le prédétermine (le "programme", comme on dit) à se réparer lui-même, à conserver sa forme et répondre aux agressions internes et externes – pendant un certain temps. S'il n'y avait pas cette sorte de spontanéité vitale, il n'y aurait pas de guérison.

George Canguilhem appelait à reconnaître explicitement dans l'épreuve de la guérison au sens médical, "la nécessaire collaboration du

---

<sup>1</sup> Communication faite au Colloque de l'E.P.S.F., *Versions de la Guérison*, les 25 et 26 mars 2000.

savoir expérimental et du *non-savoir propulsif de cet a priori d'opposition à la loi de dégradation*, dont la santé exprime un succès toujours remis en cause." <sup>2</sup> Cette expression savante et bizarre <sup>3</sup> "non-savoir propulsif de cet a priori d'opposition à la loi de dégradation" désigne, en prenant soin de ne pas le nommer, cet x aveugle et avisé, sourd et obstiné, qui fait que, pendant un certain temps, le vivant se défend et se répare. Elle dessine en creux les contours de la question : "qui ou quoi « veut » guérir ?" La vie ? Le vivant ? Le sujet qui résulte de la greffe du langage sur ce vivant ? Pour le médecin, la question du vouloir ou du désir du sujet n'est certes pas indifférente ni secondaire. Reste qu'il y a pour lui un niveau fondamental où c'est l'organisme qui fait ou non son travail, que celui qui guérit reprend en sujet comme il peut.

La guérison au sens médical, comme processus non comme résultat, Canguilhem la définit comme "l'ensemble des processus par lesquels l'organisme tend à surmonter la limitation des capacités à laquelle la maladie le contraindrait" <sup>4</sup> et il ajoute que, dès lors, il faut bien admettre que "guérir c'est payer en efforts le prix d'un retardement à la dégradation." <sup>5</sup> Ce qui, traduit en freudien, indique que, contre le mal-nommé principe de Nirvana, traduction psychique de la loi de la dégradation de l'énergie, la guérison exige d'outrepasser le principe de plaisir au sens de l'homéostasie (il faut peiner sinon souffrir pour guérir). "La santé n'est pas, dit-il, une constante de satisfaction – donc ni le bonheur, ni même le très enviable silence des organes – mais *l'a priori* du pouvoir de maîtriser des situations périlleuses, ce pouvoir s'use à maîtriser les périls successifs." C'est dire qu'il n'y a jamais de *restitutio ad integrum* déjà dans le champ médical. Et donc, ajouterai-je, ce n'est pas son absence dans le champ de la psychanalyse qui nous autorise à congédier l'idée de guérison.

La vie dont il est question dans notre champ est celle d'un sujet lui-même effet du langage, effet de la greffe du langage sur le vivant. Je dis greffe, puisqu'une coordonnée fondamentale de l'apport de Lacan à la psychanalyse, c'est l'extériorité du langage à la vie. Il l'a affirmée (en

---

<sup>2</sup> G. Canguilhem, "Une pédagogie de la guérison est-elle possible ?", *Nouvelle revue française de psychanalyse*, 1978, *La guérison*, p. 25. C'est moi qui souligne.

<sup>3</sup> Qu'on peut comparer à la définition de Bichat mainte fois citée par Lacan : "La vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort."

<sup>4</sup> Ce n'est pas si éloigné de ce que dit Freud quand il décrit ce qu'on peut espérer d'une analyse comme le pouvoir (re)trouvé d'agir et de jouir, ou encore d'aimer et de travailler.

<sup>5</sup> *Ibidem*, p. 23.

combinant Hegel, Kojève, Heidegger, la linguistique et Levi Strauss) comme l'autonomie du symbolique ; cette extériorité du langage au réel de la vie - du langage, c'est-à-dire aussi bien de la vérité - est-elle la grâce qui nous ouvre la vie du désir dans la parole ? Est-elle au contraire celle d'un parasite, d'un cancer ou d'un chancre <sup>6</sup>, étranger et mortifère ? On voit que c'est là une alternative qui ne peut être sans conséquence sur le sens pour nous du mot guérison. Depuis notre position de sujet nous interrogeons la vie et la mort dont le réel reste pour nous impensable <sup>7</sup>.

Sur quoi, dès lors, nous analystes, pouvons-nous compter pour escompter quelque guérison ? Dans les démêlés douloureux du parlêtre avec sa jouissance et sa parole à quoi nous avons affaire, ne reste-t-il rien de cette spontanéité de la vie qui est au principe de la guérison médicale ? Nous n'héritons pas de façon simple de ce "non-savoir propulsif d'un a priori de résistance à la dégradation de l'énergie" <sup>8</sup> qui désigne ce qui de la vie est à l'œuvre dans la guérison et dont toute médecine n'est que l'auxiliaire. Lacan le souligne quand il martèle qu'il n'y a pas chez le parlêtre la moindre trace d'instinct, que l'inconscient n'est pas un instinct. Nous sommes accoutumés à disjoindre les pulsions de toute idée adaptative. Aussi bien le principe de plaisir (dont Freud fait le représentant de la vie), en tant qu'il régit le processus primaire, fait-il de l'appareil psychique une machine à halluciner ayant aussi peu de prédisposition à la survie qu'à la vérité. Quelle spontanéité dès lors porte et supporte le procès, le succès, de la cure ? Suffit-il de dire que c'est le sujet ? Il faudra bien que ce soit le sujet : c'est *je* qui aura voulu guérir. Mais *je* aura voulu guérir souvent à peu près autant et pas plus que *je* aura voulu naître. Quelque chose en moi a produit, tramé cette guérison que *je* fais mienne. Les différents états de la topique freudienne sont en un sens faits pour poser cette question dynamique. Je ne demande pas : "qu'est-ce qui fait venir et revenir l'analysant, quel ressort du transfert soutient sa persévérance ?" ; mais plutôt : "quelle est la condition de possibilité de l'efficacité de ces ressorts ?" ; pas non plus :

---

<sup>6</sup> Toutes expressions qu'il est arrivé à Lacan d'utiliser.

<sup>7</sup> François Jacob soulignait à quel point c'était vrai aussi de la biologie la plus moderne.

<sup>8</sup> Lorsque Freud évoque dans "Au-delà du principe de plaisir" la tendance de l'organisme à se réparer lui-même en tant qu'elle ne se réduit pas au retour à l'homéostasie, c'est pour en faire un exemple de la compulsion de répétition. "De même, en remontant dans la série animale, on retrouve un large pouvoir de reproduction qui remplace un organe perdu par la néo-formation d'un organe strictement identique", *Essais de psychanalyse*, Payot, p. 81.

"quels sont nos voies et nos moyens, qu'est-ce qui marche ?" ; mais "qu'est-ce qui fait que ça marche ?" La psychanalyse depuis Freud s'interroge sur les résistances au procès de la cure, pensées aussi bien comme résistances à la guérison. Mais l'improbable de la guérison nous conduit à la question inverse : qu'est-ce qui résiste - un temps - à la maladie et à la mort ? Qu'est-ce qui fait qu'un deuil s'achève, qu'une blessure cicatrise, qu'un symptôme cède ou se dessèche, qu'un père se construit, qu'un désir s'affirme et se fraie un chemin ? Le nœud tend-il à se réparer lui-même ?

Dans un passage étonnant du séminaire II, Lacan déclare : "La vie ne veut pas guérir." <sup>9</sup> Je dis cet énoncé "étonnant" même s'il se confirme du quotidien de notre expérience. En effet c'est une sorte de provocation car quoi d'autre que la vie rend le vivant capable, temporairement, de guérir ? Si la vie se manifeste par quelque chose, c'est bien, outre la mortalité du vivant sexué, la capacité de guérison. Et sans doute cet aphorisme est-il radicalement ambigu, lisible en deux sens opposés : la vie ne veut pas guérir, on peut l'entendre d'abord de cette maladie qu'elle est elle-même ; elle ne cesse pas de rejaillir d'elle-même, comme dans le cauchemar sadien. De quoi faudrait-il guérir dès lors si la vie est une infection <sup>10</sup>, une pourriture <sup>11</sup>, morte et mal qui prolifère ?

Mais à nouveau : de quelle vie est-il question, quelle vie ne veut pas guérir ? La vie du vivant ou, seulement et précisément, la vie à quoi nous avons affaire en psychanalyse, celle qui est propre à l'être parlant, la vie de son histoire et de son fantasme ? Nous pensons volontiers que ce que Freud a avancé comme pulsion de mort n'est pensable qu'à partir du langage <sup>12</sup>, même si lui entendait parler de la vie en tant que telle, et même de la matière inanimée. Mais peut-on s'en tenir à cette restriction mentale ?

---

<sup>9</sup> J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Seuil, 1978, p. 271.

<sup>10</sup> J. Lacan, "La Troisième", *Lettres de l'E.F.P.*, n° 16.

<sup>11</sup> Thème lui aussi plusieurs fois développé par Lacan. Dans le séminaire II Lacan développe, au compte de Freud, l'idée que la vie est une moisissure ou une boursouffure caractérisée uniquement par son aptitude à la mort, mais aussi détourné autant que dépourvu de sens. La putréfaction purulente de Monsieur de Valdemar apparaît comme épiphanie du réel innommable qui sous-tend la boursouffure vitale.

<sup>12</sup> J. Lacan : "L'instinct de mort n'est que le masque de l'ordre symbolique en tant - Freud l'écrit - qu'il est muet, c'est-à-dire qu'il n'est pas réalisé." *Séminaire Le moi...*, *op. cit.*, p. 375.

Lacan ajoute : "La vie dont nous sommes captifs, vie essentiellement aliénée, existante, vie dans l'autre, est comme telle conjointe à la mort, elle retourne toujours à la mort, et n'est tirée dans des circuits toujours plus grands et plus détournés que par ce que Freud appelle les éléments du monde extérieur." <sup>13</sup> Est-ce dire que la vie qui ne veut pas guérir serait la vie affectée du langage, la vie du parlêtre ? Est-ce le langage qui, détraquant le vivant, introduirait dans la vie, en même temps que la vérité, l'orientation primaire vers la mort en court-circuit de la boucle vitale ? Le texte ici à vrai dire dit le contraire : c'est l'Autre de la parole et du langage, reconnaissable sous ce que Freud appelle les éléments du monde extérieur, c'est l'Autre qui entraîne la vie dans des circuits qui diffèrent la mort. Un peu plus loin, Lacan continue ; "La vie ne songe qu'à se reposer le plus possible en attendant la mort", et pour finir, "La vie ne songe qu'à mourir" <sup>14</sup>. Bien loin de ne pouvoir s'entendre que de la vie de l'être parlant dans son histoire, les énoncés de Lacan perdraient leur sens s'ils n'engageaient pas le réel, impensable en son fond, de la vie en tant que telle <sup>15</sup>. Lacan prend pour exemple le nourrisson qui dort obstinément et n'ouvre un œil que de temps en temps et "qu'il faut salement tirer de là pour qu'il arrive à ce rythme par quoi nous nous mettons en accord avec le monde". Cette évocation fait métaphore pour la définition proposée alors de la guérison : "La guérison d'ailleurs qu'est-ce que c'est ? La réalisation du sujet par une parole qui vient d'ailleurs et le traverse."

Quoi qu'il en soit de la grande spéculation sur la vie où Lacan prend dans ces passages fidèlement le relais de Freud, reste la question : "sur quoi peut-on compter, dans la pratique analytique, pour escompter quelque guérison ?" Il est clair qu'il nous dit là : pas sur la vie, ni sur aucune spontanéité du vivant, mais sur l'Autre et sur la parole qui vient d'ailleurs. Et en toute conséquence la définition de la guérison comme réalisation du sujet n'implique aucune référence ni à la vie ni à la maladie.

Sur quoi compter : sur aucune immanence vitale, sur aucune aspiration spontanée vers le bien non plus ; donc compter pas seulement

---

<sup>13</sup> *Ibidem*, p. 272.

<sup>14</sup> *Ibidem*.

<sup>15</sup> Plus tôt dans l'année Lacan en vient à dire que la biologie de Freud n'a rien à voir avec la biologie. Mais c'est après avoir montré que la biologie ne pense en rien le réel de la vie. L'interrogation sur la vie, que nous avons tendance à rejeter hors de notre champ au nom du symbolique, est en fait constamment présente à l'horizon chez Lacan.

sur le sujet mais sur le désir de l'Autre car il n'y a désir du sujet qu'à partir du désir de l'Autre. Le désir est effet de la greffe du langage. Et la pulsion de mort, à ce temps, s'identifie au symbolique tombant sur le vivant, elle est la force même de ce qui éveille à la vie de la parole et qui guérit <sup>16</sup>.

Pour une part nous savons, c'est le principe même de l'analyse, que celui qui vient nous voir ne veut pas ce qu'il demande, que sa souffrance il y tient ; et en un sens pour les meilleures raisons, puisque son symptôme est la façon qu'il a inventée d'y faire avec l'impossible. C'est pourquoi nous nous gardons de vouloir à toute force faire aller droit ce qui va de travers ou marcher au pas ce qui boite. C'est dire que le symptôme lui même est une tentative de guérison.

Dans cette optique, c'est de l'extérieur de la vie, de la force de la parole que la guérison est à attendre. Je dis la guérison. Mais ce que nous montre l'image du nourrisson, c'est l'éveil. La vie doit être tirée d'elle-même pour échapper au sommeil en attendant la mort. La vie est entraînée du dehors vers la vie. La guérison est-ce de se réveiller ou de pouvoir se rendormir ? Fausse alternative jusqu'à un certain point : rendre la douleur un peu moins bruyante, effet sinon substance d'une guérison, restituer l'homéostasie, libère aussi l'éveil, le désir pour d'autres objets. Mais la mort est-ce de se réveiller ou de se rendormir ? S'endormir à jamais ? Vingt ans plus tard Lacan répond "Grâce au symbolique, le réveil total c'est la mort - pour le corps." Et dans ce mouvement, l'idée freudienne que la vie veut mourir est reprise, non du côté du dormir, mais de l'éveil. "Quand Freud dit la vie aspire à la mort, c'est pour autant que la vie en tant qu'elle est incarnée, en tant qu'elle est dans le corps aspirerait à une totale et pleine conscience." <sup>17</sup> Mais l'éveil dernier contient-il une autre promesse que l'horreur du réel dont témoigne M. Valdemar ?

### *La vérité, la mort et la guérison*

À partir de là nous trouvons différentes versions, différents temps de l'articulation entre la vie, la mort, la vérité et la guérison. J'en distinguerai trois principales.

---

<sup>16</sup> Cf. *supra*, note 3, p. 39.

<sup>17</sup> J. Lacan, "Improvisation : désir de mort, rêve et réveil", 1974, réponse à une question de Catherine Millot, *L'Âne*, n° 3, 1981.

### 1) Premier moment :

La mort est la puissance même du symbolique, notre principale ressource. Au jeu de la vérité tel qu'il se joue sur la scène analytique, est intéressée la pulsion de mort, en tant que Freud désigne par là ce qui soutient le franchissement du principe de plaisir. Franchissement vers l'éveil ici. Pour le psychanalyste, la pulsion de mort est donc plus qu'un auxiliaire, avant qu'il ne la retrouve comme obstacle qui compromet les possibilités d'existence que la cure avait ouvertes. Pulsion de mort qui est tout autre chose que la mort.

"Ce n'est pas cette vie qui recule d'horreur devant la mort et se préserve pure de toute destruction, mais la vie qui porte la mort, et se maintient dans la mort même qui est la vie de l'esprit." <sup>18</sup> Pourquoi citer ici Hegel, nous qui n'invoquons pas volontiers l'esprit, sauf quand il est *Witz* plutôt que *Geist* ? Parce qu'en remplaçant "esprit" par désir dans cette phrase hégélienne, on obtient ce repère essentiel à l'idée du désir : le désir de l'être parlant inclut nécessairement une dimension d'au-delà du plaisir et de la vie que Freud a été nécessité de nommer la mort. Parce que l'idée du symbolique, telle qu'elle est posée dans le *Rapport de Rome* et sa suite, hérite directement de cette source le principe d'un lien entre le pouvoir du langage et la mort – "ce rapport profond qui unit l'instinct de mort au pouvoir de la parole" <sup>19</sup> –, ce qu'exprime en condensé l'aphorisme "le mot c'est le meurtre de la chose" (et cette mort constitue pour le sujet l'éternisation de son désir). Le *fort-da* est alors la présentation archétypique de l'inhérence de la mort au symbolique. La vérité, quant à elle, loin de se réduire à l'exactitude, n'est rien d'autre que la dimension même du symbolique, du symbolique en tant qu'il ordonne et libère.

Ainsi, la mort liée au langage est donc la puissance de la vérité, et vérité et guérison vont de pair, cette vérité qui intéresse le sujet singulier dans son être. Une sorte d'enthousiasme porte ce temps où, reconnaissant dans l'automatisme de répétition la puissance du symbolique, Lacan déclare périmée la notion de masochisme primordial.

Sur quelle force s'appuie donc l'analyse pour aller vers la guérison ? Sur la vérité même, sur la dynamique propre de la vérité – vérité dont l'inconscient est un autre nom. "Moi, la vérité je parle", cet énoncé crucial désigne bien une spontanéité : ce n'est pas une proposition spéculative, c'est la double reconnaissance que le symptôme

---

<sup>18</sup> Hegel, *La Phénoménologie de l'esprit*, préface.

<sup>19</sup> J. Lacan, *Écrits*, p. 316.

est retour du refoulé, c'est-à-dire être de vérité, d'une vérité qui parle à l'insu du sujet, et que l'institution de la règle fondamentale est destinée à déchaîner cette vérité dans l'espace du transfert. Mais c'est aussi parce que le symptôme est être de vérité que l'interprétation peut avoir pouvoir sur lui. Aussi loin qu'il est vrai que "la vérité de la souffrance névrotique c'est d'avoir la vérité pour cause" <sup>20</sup>, on peut penser que la vérité est à la fois le remède et le mal.

La fin de l'analyse à ce temps d'élaboration apparaissait pensable pour le sujet comme "subjectivation de sa mort" <sup>21</sup>. "Et ce serait la fin exigible pour le Moi de l'analyste, dont on peut dire qu'il ne doit connaître que le prestige d'un seul maître : la mort, pour que la vie, qu'il doit guider à travers tant de destins, lui soit amie. Fin qui ne semble pas hors de l'atteinte humaine." <sup>22</sup>

À la lumière du dernier Lacan, détaché de tout hégélianisme, l'inhérence de la mort au langage est beaucoup moins assurée ("Il est possible que tout le langage soit fait pour ne pas penser la mort qui, en effet est la chose la moins pensable qui soit" <sup>23</sup>), ou bien elle prend un sens tout autre qu'une négativité dialectique positivée. Ainsi Lacan peut désigner le langage comme parasite, cancer, chancre <sup>24</sup>.

## 2) Version tragique :

La mort est le dernier mot, la vérité sans espoir du discours de l'inconscient <sup>25</sup>. La vérité inconciliable du destin humain disqualifie-t-elle toute idée de guérison ? Si l'inconscient est le chiffre du destin que le sujet articule à son insu, sa reconnaissance n'emporte la promesse

---

<sup>20</sup> *Ibidem*, p. 870.

<sup>21</sup> *Ibidem*, pp. 348-349.

<sup>22</sup> *Ibidem*.

<sup>23</sup> "Improvisation...", *op. cit.*

<sup>24</sup> Ainsi : "C'est bien en quoi ce qu'on appelle un malade va quelquefois plus loin que ce qu'on appelle un homme normal. La parole est un parasite. La parole est un placage. La parole est la forme de cancer dont l'être humain est affligé. Pourquoi est-ce qu'un homme dit normal ne s'en aperçoit pas ?" Séminaire *Le sinthome*, inédit, séance du 17 février 1976.

Ce qui n'empêche que la connexion intime du symbolique et de la mort soit maintenue jusqu'au bout : "Quant à la fonction du symbolique, à interroger par notre nœud la structure nécessitée par Freud, c'est du côté de la mort qu'elle se trouve." Séminaire *R.S.I.*, inédit, séance du 17 février 1974.

<sup>25</sup> Cf. notamment séminaire *Le moi...*, *op. cit.*, p. 245 : "Vous y [dans Œdipe à Colone] verrez que le dernier mot du rapport de l'homme à ce discours qu'il ne connaît pas, c'est la mort. [...] Dévoilement qui ne comporte pas d'au-delà et éteint toute parole".



d'aucun dépassement. Le désir humain, conduit au dernier terme, articulerait le *mè phunai*. malédiction consentie sans au-delà. Ou bien le "désir pur est un désir de mort pur et simple." <sup>26</sup> Lacan souligne avec force à quel point Œdipe à Colone est intraitable et non réconcilié. Reformuler ce *mè phunai* en "Puissè-je n'être pas né de ce ventre là" explicite la dimension proprement analytique de la parole tragique. La force de l'analyse reste plus que jamais de ne pas tricher avec la vérité, de ne tolérer, comme dit Freud, aucun faux semblant. Quelle paix peut alors s'obtenir, quel désir s'affirmer, quel oubli est rendu possible ?

Ici on situerait la vérité au-delà de la guérison. La vérité n'est plus seulement pour l'analyse condition, moyen, matériau (cause matérielle), mais terme, fin sans espoir. Il ne nous faut pas moins que la vérité. Vérité qui à la limite disqualifierait l'idée de guérison. La parenté du désir avec la mort indique la transcendance du désir par rapport au règne du service des biens <sup>27</sup>. D'une part, le bien se dresse comme une barrière sur la voie du désir et dès lors "se faire le garant que le sujet puisse d'aucune façon trouver son bien même dans l'analyse est une sorte d'escroquerie" <sup>28</sup>. D'autre part il y a toujours quelque malédiction dans l'Atè du sujet. En forçant la note l'analyse ne serait plus une thérapie, mais une expérience spirituelle, avec ou sans salut, par le désir et la vérité. Caricature : nous savons bien que la demande de se connaître ne peut faire une demande d'analyse.

À tout le moins dans cette ligne "guérison" paraît un mot trop petit pour ce que vise et obtient une vraie psychanalyse. Reprenant une formule de Lacan dans *Variantes de la cure type*, on dit souvent chez les psychanalystes que la guérison vient "par surcroît". Cette expression est tirée de l'Évangile selon Saint Mathieu VI 33 : "Cherchez le Royaume de Dieu et la justice, et le reste (boire, manger, vous vêtir etc.) vous sera donné par surcroît." Ferions-nous ainsi entendre à celui qui s'adresse à nous : cesse de te préoccuper du règne du besoin, ou encore du service des biens, occupe toi de ton désir ; viens ici épeler et entendre la vérité de ton désir qui parle dans ta parole, et la guérison, que tu demandes, te sera donnée – peut-être – par surcroît ?

Il faut ici se défier ici de toute idéalisation du tragique de la vérité. Assurément on ne nous paie pas pour maquiller l'insupportable par de fausses consolations, mais pas non plus pour célébrer l'horreur du

---

<sup>26</sup> J. Lacan, *L'Éthique de la psychanalyse*, Seuil, p. 329.

<sup>27</sup> J. Lacan, *ibidem*, p. 350.

<sup>28</sup> *Ibidem*.

réel. De multiples paroles nous en avertissent . "De la vérité, on n'a pas tout à apprendre, un bout suffit." <sup>29</sup> Cette maxime vaut aussi pour l'analyse menée à son terme didactique. "Une analyse n'a pas à être poussée trop loin. Quand l'analysant pense qu'il est heureux de vivre, c'est assez." <sup>30</sup> Complémentairement, le destin de la vérité telle que la psychanalyse la pose, c'est qu'elle s'oublie <sup>31</sup>.

Le psychanalyste n'est pas marié avec la vérité, encore moins fiancé. Et pour la guérison, ce n'est pas qu'on la dédaigne, c'est tout au contraire qu'on est modeste. "Guérir fait rire trop gaiement", dit Lacan <sup>32</sup>, parlant de la guérison analytique. "Être débarrassé de leur symptôme", explique Lacan aux américains, "je ne leur promets rien." <sup>33</sup> "Ce qui est appelé un symptôme névrotique est simplement quelque chose qui leur permet de vivre. Ils vivent une vie difficile et nous essayons d'alléger leur inconfort. Parfois nous leur donnons le sentiment qu'ils sont normaux." <sup>34</sup>

3) Troisième version qui s'entendait dans la seconde : la vérité est liée à la jouissance et par là liée à la mort.

Dans ce lien de la vérité à une jouissance mortifère, la vérité se retrouve non plus comme ce dynamisme qui porte le désir dans les formations de l'inconscient, mais comme cette inertie qui persévère dans la jouissance plus ou moins désastreuse du symptôme <sup>35</sup>. Pourquoi disons-nous "liée à la jouissance, donc à la mort" ? La notion de jouissance a été avancée en relation directe avec l'au-delà du principe de plaisir, et en ce sens avec la pulsion de mort. Il est bien clair cependant que toute jouissance n'est pas mortifère. Lacan n'hésitait pas à s'interroger sur la jouissance de la plante. Même si notre jouissance est dérégulée par le langage, il y a un *se jouir* qui est le ronron de la vie même <sup>36</sup>. Le langage est-il ce qui mortifie la jouissance vitale, ce qui vide

---

<sup>29</sup> J. Lacan, "Radiophonie", *Scilicet* 2/3, Seuil.

<sup>30</sup> J. Lacan, "Conférences aux U.S.A.", *Scilicet*, 6/7, p. 15.

<sup>31</sup> J. Lacan, "La troisième", art. cit.

<sup>32</sup> J. Lacan, "Radiophonie", art. cit.

<sup>33</sup> J. Lacan, *Scilicet*, 6/7, p. 32.

<sup>34</sup> *Ibidem*, p. 15.

<sup>35</sup> C'est aussi bien l'amplitude exacte de l'ambiguïté de l'automatisme de répétition, qui va de la symbolisation primordiale à la réaction thérapeutique négative foncière. Ambiguïté présente chez Freud, et que Lacan accentue après avoir cru la dépasser.

<sup>36</sup> Lacan, dans la séance du 10 décembre 1974 de *R.S.I.*, parle du "jouir de la vie" qu'il situe au cœur du nœud, au même point que l'objet *a*.

le corps de sa jouissance, ou ce qui fait que la mort pour le parlêtre nomme ce qui hante les formes de sa jouissance dans l'excès et le défaut ?

La jouissance négative de la vérité n'est pas d'abord obstacle, mais d'abord moyen. La pratique analytique ne va pas sans une sorte de masochisme. Comme le formule Freud, il faut endurer, côté patient, "de puissantes libérations de déplaisir". Freud présente les choses en comparant l'analyste au chirurgien ; on pourrait filer la métaphore en disant que le transfert sert d'anesthésie – ce qui n'est pas sans risque. Les délicieux tourments du transfert, liés à l'expérience sans équivalent de la psychanalyse, ne peuvent avoir qu'un temps. La vérité est jouissance, c'est dire aussi que la vérité résiste. En tant qu'elle parle, la vérité est notre alliée, mais elle est aussi satisfaction qui s'obstine dans la répétition. "Ainsi est-ce de la jouissance que la vérité trouve à résister au savoir. C'est ce que la psychanalyse découvre dans ce qu'elle appelle symptôme, vérité qui se fait valoir dans le décri de la raison. Nous psychanalystes, savons que la vérité est cette satisfaction à quoi n'obvie pas le plaisir, de ce qu'elle s'exile au désert de la jouissance." <sup>37</sup> (C'est-à-dire le corps).

Je voudrais ici pointer une difficulté sur la voie de la guérison. Le masochisme moral qui habite selon Freud la réaction thérapeutique négative ne risque-t-il pas de venir se loger dans la règle fondamentale en la pervertissant ? Dans ce dispositif qui est un piège à vérité, nous risquons qu'une fois de plus ce soit elle qui nous piège. Nous le savons, il y a une jouissance de la plainte ; certes l'analyse, de la plainte, ne fait que recueillir la vérité ; mais la proposition s'inverse : "qu'est-ce qu'une vérité, sinon une plainte" <sup>38</sup> que nous nous chargeons de recueillir, dit Lacan dans le même temps ? Ce qui entraîne que "la vérité est une planche pourrie". Cette dépréciation de la vérité accompagne celle du sens. "C'est pas le sens de la plainte qui nous importe. c'est ce qu'on pourrait trouver au-delà de réel." <sup>39</sup>

De façon plus particulière la jouissance de l'aveu, la passion masochiste de l'aveu, peut bien être une des formes par où la vérité résiste au savoir, et par où la persécution du surmoi s'exerce et trouve à se perpétuer ; la voix qui déprécie et condamne détourne à son profit la contrainte de l'association libre. La jouissance funeste de la vérité serait

---

<sup>37</sup> *Scilicet* 1, p. 58.

<sup>38</sup> J. Lacan, séminaire *Les non-dupes errent*, inédit, séance du 23 avril 1974.

<sup>39</sup> *Ibidem*.

ainsi celle du sacrifice au surmoi. Dans la rencontre avec le chiffre de son destin le sujet peut, pour "provoquer la punition de cet ultime représentant parental, "œuvrer contre son propre intérêt, détruire les perspectives qui s'ouvrent à lui dans le monde réel" <sup>40</sup>. La rencontre du sujet avec sa vérité n'est pas à tout coup libératoire. Freud indiquait qu'à cet égard l'analyste ne pouvait que conduire le sujet au point où le choix se pose pour lui. Liberté, est-ce le nom de la spontanéité que nous cherchons au principe de la guérison ?

Si, de façon répétée, Freud reprend la comparaison du psychanalyste au chirurgien, ce qui peut ne pas paraître évident car notre temporalité n'est guère chirurgicale, c'est bien parce que nous allons contre les défenses du sujet - ce dont il se défend, c'est avant tout de sa propre vérité, la vérité qui habille de sens le réel insensé du non rapport sexuel. Mais, pour marquer là la question de la spontanéité, le chirurgien ne peut se permettre l'agression nécessaire de l'organisme au nom de ses intérêts supérieurs que parce que la défense de l'organisme permettra de refermer la plaie. À travers le parcours de demandes refusées, la plaie que nous allons rouvrir n'est pas seulement la division du sujet qui s'étale dans le symptôme, elle n'est autre que la castration. Division, castration, deux noms majeurs de la vérité freudienne. Castration est le nom symbolique du réel de l'absence de rapport sexuel et "c'est plutôt par le refoulement du non rapport sexuel que le langage nie la mort." <sup>41</sup>. La version propre à chacun de la castration, cette vérité dont au terme de l'analyse on devient l'incurable comporte toujours quelque malédiction.

Dans le même passage de Mathieu, où il est dit qu'à celui qui cherche la justice et le royaume de Dieu le reste sera donné par surcroît, se trouve une autre parole qui vient à l'appui : "regardez les lis des champs, ils ne filent ni ne tissent et pourtant...". Lacan, qui a évoqué cette parole plusieurs fois, faisait remarquer que justement nous savons maintenant qu'ils tissent et qu'ils filent. Ce qui suggère que la vie dont un langage fait rejet est de l'ordre du végétal. L'inconscient quant à lui ne tisse que le texte par lequel il chiffre la jouissance.

Sans doute ne peut-on parler de la vie et de la mort sans quelque délire. Mais après tout "la psychanalyse est une pratique délirante, mais

---

<sup>40</sup> S. Freud, "Le problème économique du masochisme", dans *Névrose, psychose et perversion*, PUF.

<sup>41</sup> "Improvisation", *op. cit.*

c'est ce qu'on a trouvé de mieux actuellement pour faire prendre patience à cette situation incommode d'être homme." <sup>42</sup>

---

<sup>42</sup> J. Lacan, "Ouverture de la section clinique", *Ornicar* ? n° 9.